

80 : Géohistoire irrespectueuse des marchés

Le courrier de Cassandre n°80 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 17.09.08 par les cafés-géo.

La question de l'origine des marchés est fondamentale pour nous autres individus, et aussi pour la discipline géographique. Malgré des monceaux de livres savants, elle a peu progressé depuis Max Weber, *Ursprung des kapitalistischen Handels*, dur à lire, et aussi depuis un autre livre fondamental juste traduit (1). Certaines réminiscences de lectures se trouvent en note au bas de cette lettre. Mais la lettre elle-même est due au savoir et à l'intelligence de Jean Bottéro (2), qui annonce que plus des trois-quarts des milliers de tablettes cunéiformes du troisième millénaire avant notre ère, amassées par les archéologues lors de leurs travaux en Mésopotamie, sont des « papiers d'affaires » : transactions, contrats, comptabilité, actes notariés.

Osons l'écrire : l'écriture n'a été inventée ni pour la littérature, ni pour la description géographique ! Elle résulte du comptage, manière de codifier des relations sociales devenues sauvages, affolées par la recherche du gain (du profit...). Elle correspond à une nouvelle étape de la partie la plus éclairée de l'humanité, l'âge du Bronze, qui découvre qu'il n'est plus possible de se fier ni aux mémoires ni à l'oralité, tant les affaires sont devenues complexes et la tricherie quasiment organisée, en raison de l'importance des sommes produites par les gains - ou les pertes. L'âge du Bronze fournit donc l'acte de naissance du tricheur international, profession fort répandue depuis lors, qui sera définie ultérieurement de façon lapidaire : « le commerce, c'est le vol » (3). Les tablettes sont garantes du respect de la parole donnée. Ce sont les ancêtres de nos contrats. Mais, comme eux, elles ne font qu'entériner des pratiques qui peuvent être douteuses : contrats léonins, clauses suspensives, rédactions floues, codicilles... En outre, elle ne fournissent aucun avis sur la qualité des magistrats chargés de les faire respecter, y compris dans les commissions d'arbitrage de nos jours. L'histoire a montré combien leur honnêteté pouvait parfois être mise en doute.

Comment en sommes-nous arrivés où nous en sommes ?

L'explication qui suit n'est qu'une hypothèse de chercheur, que le trouveur devra valider et l'entrepreneur mettre en acte (nulle contrainte d'en faire un seul homme en trois personnes). Écartons le fait évident, tiré des cunéiformes, que le plus important, dans la vie, c'est l'argent, le commerce et la banque, bien avant tout autre chose, puisque l'argent permet d'acheter et le pouvoir et les femmes (*Vox populi et sarkozii dixit*, et aussi La Bruyère : « *De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent* »). Mais revenons à l'origine des marchés et à leur développement.

Le scénario cassandrien pourrait être le suivant : dans le « croissant fertile » mésopotamien, vers le neuvième millénaire avant notre ère, les progrès du jardinage dus à la sédentarisation (4) aboutissent à la production d'excédents par certains agriculteurs qui, de ce fait, sont jugés les meilleurs par leur communauté. Ces meilleurs, encore naïfs selon certaines théories anthroposociales (5), font don de ce surplus dont ils n'ont pas l'utilité immédiate, hormis le remplissage de leurs greniers, à leurs voisins maladroits, malades ou malheureux. Oui, il s'agit bien de « don » - denrée rare aujourd'hui -, c'est-à-dire de remise à l'Autre de marchandises dont le donneur ne sait pas encore qu'elles peuvent avoir une « valeur »,

monétaire ou non. Un don, sans contrepartie par définition, ne procure rien de plus au donneur qu'un sentiment assez abject de satisfaction de soi. Rien de plus ? C'est vite dit ! S'il s'agit d'un don à la femme jeune et jolie d'un guerrier en campagne au loin, le chercheur doit réfléchir à la qualification du don (6). En outre, dans le même temps, pour que l'on n'aille pas s'imaginer qu'à l'origine l'humanité était « bonne », des continents entiers inventent le rapt, le raid, la razzia, la mise en esclavage : voilà à quoi sert en partie la domestication du cheval sur les continents et l'invention de la galère - la bien nommée - sur la mer. Enfin, on peut créditer les producteurs de surplus d'assez d'intelligence pour inventer le troc, que notre époque magnifie parce qu'on le dit « pacifique ». En réalité, on y retrouve la violence à la base de tous les rapports entre humains, surtout celle des sentiments, la duperie réciproque de deux désirs : je te propose ce que tu n'as pas et dont tu rêves, *moi*, « en échange » de ce que je convoite et que tu as, *toi*. Le mot « échange » est paru : nous sommes déjà dans le vol.

Ce schéma s'applique d'abord à l'intérieur du village : tu me passes ta rhubarbe, je te passe mon séné. Il s'étend bientôt aux villages alentour, au point d'en venir aux limites de l'occupation du sol par la parenté élargie, le clan et ses fractions. Dès lors, le contact est inévitable avec le voisin, qui appartient à une autre parenté, donc un adversaire (7). Ne parlons même pas de l'étranger qui vient s'installer à demeure ou du voyageur de passage. Pourquoi ne pas se procurer auprès d'eux un bénéfice un peu supérieur à ce qu'on demanderait aux parents ? C'est là une autre source du vol. Chacun espère que « l'étranger » ne connaîtra ni la vraie valeur de ce qu'on lui propose, ni la vraie valeur de ce qu'on lui demande. L'exemple parfait est celui de l'échange historique de pacotille avec les peuples « premiers » en Afrique noire et en Amérique. On peut ajouter les « échanges matrimoniaux » (dot, douaire, positions sociales...).

À force d'aller les uns chez les autres, ce qui use les semelles, accroît le risque de ne pas trouver l'autre chez lui ou de se faire dérober sa marchandise, les plus astucieux décident de se rencontrer à mi-chemin, à date fixe. Cette économie du troc inter-villageois, qui n'a pas besoin de monnaie à l'origine, engendre le souk, tel qu'on a pu l'observer au Maroc (8), avec rotation dans chacun des villages selon les jours - *Souk-el-Arba* (mercredi) *el Khemis* (jeudi) *el Djema'* (vendredi)... et dans des millions d'autres lieux dans le monde sous d'autres noms. On n'est pas loin de la théorie de *l'Etat isolé*, de Von Thünen, dont la régularité a fait rêver des générations d'étudiants en première année de géographie, avant que la fureur des industries ne mette un fameux désordre dans l'ordre éternel des champs. En cherchant le profit maximum de la terre (la surface) et en réduisant au minimum le prix du transport (la distance), les propriétaires installent le lieu d'échange à l'endroit qui maximise ces deux facteurs : un marché qui devient centre. Lorsque plusieurs territoires sont en cause, ces points de rencontre périodique se situent, selon W. Christaller, au centre d'hexagones grossiers qui vont ensuite, en s'organisant au niveau supérieur en nouveaux hexagones, caractériser une organisation de l'espace habité. Dans des plaines vastes, ce schéma a pu être retrouvé en Chine (9) ou bien en Inde lorsque les terroirs dans la plaine prennent la forme d'un pavage d'hexagones, révélé par les limites de communes. Ce commerce de souk convient évidemment à une économie de la mobilité restreinte. Les plus intelligents des pérégrinateurs hexagonaux du surplus des champs ont été ceux qui, un jour, décidèrent de rester sur place pour attendre la réunion suivante. Construisant chacun sa boutique, ils sont à l'origine des marchés et des souks permanents, des bazars aussi (Boukhara, Samarcande), qui eux-mêmes s'agrandissant, deviennent des bourgs, puis des villes (Alep, Damas...), avant que l'on n'entre dans l'ère de la mobilité généralisée, la nôtre, où ce n'est plus l'individu qui va au marché mais le marché qui vient jusque chez lui sous la forme d'Internet.

Le processus ci-dessus décrit trouve donc son origine dès la fin du IV^e millénaire. Il est situé non seulement aux fondements de l'écriture, mais aussi de la métrologie, de l'école, des tribunaux. Le nombre croissant de participants à l'échange, que des inconnus finiront par appeler un jour le commerce, entraîne une concurrence. Celle-ci conduit les plus malins (une fois de plus) à proposer au loin des biens rares en rapportant chez eux les biens rares de lointains fournisseurs, qui deviendront par là-même des clients. Le commerce est donc un système de rétroactions généralisées, qui accroît à la fois la mobilité des biens et des personnes en même temps que leur rayon d'action : la route de la soie se constitue d'abord par morceaux, parcourus en boucle par des caravanes remplacées par d'autres aux points de rupture de charge, en particulier lorsque l'on change d'ethnie ou de mode d'exercice du pouvoir. Ce phénomène est survenu dès les débuts du II^e millénaire avant notre ère. C'est l'amorce de la première mondialisation (10), avant qu'un même individu ne décide de parcourir toute la route en semant au passage des comptoirs, comme le feront au VI^e siècle de notre ère des milliers de marchands du Sogd (approximativement Ouzbékistan actuel) liant leur pays à la Chine (11). Ce qui fait de Marco Polo, soit dit en mangeant (sic), un passeur de pâtes plus qu'un as du négoce. Les caravanes chargées de pierres précieuses - rubis, lapis-lazuli, émeraude, saphir... -, d'or et d'argent, de soie, d'ivoire, de bijoux, de denrées de prestige à forte valeur ajoutée, voire de danseuses aux yeux bleus importées en Chine au début de notre ère, sont si tentantes qu'elles font apparaître une nouvelle profession, parasite du commerce : le pillard sans foi ni loi (ou, plus géographiquement, sans feu ni lieu : des nomades, souvent, mais pas seulement). Celui-ci se multiplie à la même vitesse que, sur mer, le pirate, l'un traquant les caravanes, l'autre les caravelles.

D'où, complexité croissante du monde aidant (12), se renouvelle sans cesse la constitution de royaumes, d'empires, de castes politico-militaires qui détiennent ce que nous appelons toujours le pouvoir et la richesse. Le pouvoir est glorieusement assis sur la nef *fluctuat nec mergitur* de la richesse du marché (13) mondialisant. L'« économie mondialisée de marché », cet « immense progrès », aurait-elle libéré le Monde de la prédation par pillards et pirates interposés ? Il ne semble pas : elle l'a absorbée dans sa substance même (spéculateurs, lobbies, mafias, fonctionnaires corrompus...). Car le marché est toujours la rencontre de désirs attachés à des rapports de force visant des gains, dans lesquels le perdant est celui qui satisfait à peine ses besoins essentiels. Dès lors, le vrai 4M de notre temps se révèle, auquel nous sommes tous soumis : *moi marché maître du monde*. De nouvelles étapes élargissent l'aire de notre mondialisation généralisée à l'ensemble terrestre, aérien et maritime.

Nous en arrivons au point où se développe l'idée de la « vérité des prix » alors que nous en sommes en fait à la « recherche spontanée du gain individuel » comme base idéale du marché étendu à la planète entière. La vérité des prix ? Rideau de fumée, œuvre savante d'illusionnistes, chacun ayant intérêt à tricher. Le vol, toujours. Cette mondialisation en cours de perfectionnement est issue d'un combat à mort entre la forme autoproclamée la plus aboutie du marché, celle des « démocraties » européennes et étasunienne, et la conception hostile au marché, appliquée un temps par l'Union soviétique, ses satellites, la Chine maoïste - ne parlons pas de Cuba et de la Corée du Nord, « pantins » utiles pour qui sait les agiter. Cette confrontation a abouti à l'écroulement de l'un des combattants, installé à Moscou. C'est pourquoi, en 2008, se rencontrent les mouvements les plus emblématiques du marché victorieux sur toute la ligne, au point qu'il a absorbé sa propre contestation (Chine maoïste) après avoir généralisé l'absorption antique de la prédation, du vol et de la corruption. Quelle jouissance !

Cependant, à peine vainqueur, voilà que le marché se divise en deux ! Comment ? Par la compétition discrète entre ses deux formes. La première veut laisser le marché totalement libre, créateur spontané de l'ordre économique, au point de souhaiter la mise en place d'une « démocratie limitée » qui retirerait au politique, au suffrage électoral et au contrôle social, presse comprise, tout ce qui est d'ordre économique. C'est l'une des thèses les plus fortes de F. Hayek (14), appliquée de nos jours sans vergogne par bien des dirigeants dits « libéraux » (au sens étatsunien). La démarche de Hayek dans les sciences sociales vise à montrer que les humains ne savent pas ce qu'ils font. Ils apprennent par tâtonnements, qu'ils appellent expérience. L'histoire n'est (ne serait) qu'un recueil d'essais et d'erreurs, qui orientent de nouveaux choix ou des expérimentations, à la différence de l'abeille qui a déjà si bien en tête l'habitat qu'elle construit qu'elle ne peut en concevoir d'autre. Les humains, plus malins, adaptent sans cesse aux circonstances leur effort collectif et inventent sans arrêt, à partir de démarches aléatoires. Ils ont pour cela besoin d'informations : c'est le marché qui les leur donne. En effet, le mécanisme des prix reflète(ra)it les millions de décisions individuelles parfois imprévues et souvent erronées, que ni un pouvoir central, ni les prévisions mathématiques des économistes ne pourront jamais ni égaler, ni même expliciter. Seul peut fonctionner le « pilotage à vue ». Tant pis pour les perdants : c'est le prix qu'ils doivent payer pour apprendre et se corriger, et tant pis s'ils meurent de leurs erreurs. Les autres subsistent, plus forts encore : c'est cela la sélection, c'est cela la vie. C'est pourquoi sont vaines la recherche d'un équilibre, tout autant que la quête de l'égalité : utopie et billevesées.

La seconde forme est déjà en place : c'est l'économie communiste de marché, oxymore parfait, dont la version chinoise actuelle est un bon exemple. Elle emprunte au capitalisme la compétition sans limite de tous contre tous, le libre échange et la maximisation infinie des gains - tant pis pour les « perdants », à nouveau : c'est son côté « chauve ». Par son côté « souris », elle pratique la « démocratie au carcan » héritée du communisme stalinien qui permet à la nouvelle *nomenklatura* de s'enrichir sans limite par la privatisation des biens publics - et tant pis une fois de plus pour les « perdants » non oligarques.

Une question pour finir. Les dirigeants de la France, en 2008, refusent d'admettre qu'en vraies pipistrelles, leur action participe des deux modèles : la « démocratie limitée » qui libère les riches, tout en récusant bien haut la « démocratie au carcan ». On aimerait les croire. Mais alors comment expliquer l'installation de cette « démocratie ploutocratique » dans laquelle nous vivons ? Ploutocratique ? Mais oui. On en reparlera une autre fois.

Cassandre (p.gentelle@wanadoo.fr)

Notes :

Pour les sources conscientes où a été puisée la saynète géohistorique ci-dessus, quelques titres ci-dessous. Pour les sources inconscientes, y compris la mémoire oubliée, s'adresser directement à la boutique F. Sigmund.

(1) Bottéro J., *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Gallimard/NRF, 1987. D'autres ouvrages du même peuvent être utilement consultés.

(2) Weber M., *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus*, 1905, rééd. Area Verlag GmbH, Erfstadt. 2005. Trad. fr. bien tardive : *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Gallimard, 2004.

(3) Détournement de Proudhon P.-J., *Qu'est-ce que la propriété ?* 1840. Voir aussi : Cohen D., « La propriété intellectuelle, c'est le vol », *Journal Le Monde*, 7 avril 2001, ainsi que [David-Néel A.](#), *Pour la vie*, 1898, Éd. les Nuits rouges ; rééd. dans *En Chine*, Plon, 1970.

- (4) Cauvin J., *Naissance de l'agriculture*, CNRS Éditions, 1998.
- (5) Godelier M., *L'énigme du don*, Fayard, 1996. Voir aussi, du même : *Au fondement des sociétés humaines*, Albin Michel, 2007.
- (6) Radiguet R., *Le diable au corps*, Grasset, 1923.
- (7) Montagne R., *Les Berbères et le Makhzen dans le sud du Maroc*, Félix Alcan, 1930. Et aussi, Berque J., *Structures sociales du Haut Atlas marocain*, PUF, 1955 ; Pascon P., *La Maison d'Igh et l'histoire sociale du Tazerwalt, au Maroc*, 1984 ; Bonte P., « Fortunes commerciales à Shingîti (Adrar mauritanien) au dix-neuvième siècle », *The Journal of African History*, 39, p. 1-13, Cambridge University Press, 1998.
- (8) Gentelle P., *Les souks ruraux de l'Anti-Atlas occidental marocain*, DES, Institut de Géographie, Paris, 1956. Et aussi Troin J.-F., *Les souks, marchés ruraux et organisation de l'espace dans la moitié nord du Maroc*, thèse, Édisud, 1975 ; enfin consulter les tableaux du peintre Jacques Majorelle, amoureux érudit de l'esthétique des souks dès 1919, puis tomber raide en visitant le jardin qu'il crée en 1924 à Marrakech, devenu musée et restauré en 2001 par Yves Saint-Laurent et Pierre Bergé, qui avaient fait de la maison leur résidence principale.
- (9) Skinner G. W., « Marketing and social structure in rural China », *Journal of Asian studies* (Ann Arbor) 24 (1-2-3), 1964-1965. Et aussi, du même, « Presidential address : the structure of Chinese history », *Journal of Asian Studies* (Ann Arbor) 44 (2), p. 271-292, 1985. Sans oublier Elvin M., « *Another history* », Wild Peony, Sydney, 1996, le chapitre sur la région de Shanghai au moyen-âge.
- (10) Gunder Frank A., « Bronze Age World System », *Current Anthropology*, 34-4, p. 383-429, 1993.
- (11) La Vaissière E. de, *Histoire des marchands sogdiens*, Collège de France, Institut des Hautes Etudes Chinoises, 2002.
- (12) Morin E., *Relier les connaissances*, Le Seuil, 1999.
- (13) Claval P., *Géographie générale des marchés*, les Belles Lettres, 1963. Excellente présentation traduite des œuvres principales des chercheurs américains et anglo-saxons en général, indispensable à l'époque en raison de l'ignorance de l'anglais par les principaux géographes français.
- (14) Hayek F. A. von, *La constitution de la liberté*, Paris, Litec, 1re éd., 1960. On aura aussi recours, parmi d'autres publications de cet auteur, traduites en français, à *Scientisme et sciences sociales. Essai sur le mauvais usage de la raison*, 1952, trad. Raymond Barre, Plon, 1986. Et, si on a le temps, *La présomption fatale. Les erreurs du socialisme* (1988), éd. fr. PUF, 1992.